

INGER MUNCH

« La maladie, la folie et la mort sont des anges noirs qui ont veillé sur mon berceau et m'ont accompagné toute ma vie. »
Mon frère a écrit ça dans son journal. La maladie, la folie et la mort. Comment le contredire ?

Notre mère est morte à l'âge de trente ans d'une hémorragie pulmonaire causée par la tuberculose¹. Puis ce fut au tour de notre sœur, Sophie. Edvard lui-même a manqué mourir à l'âge de treize ans ; c'était le 24 décembre 1875. Il en a gardé une santé très fragile, une toux persistante et la certitude terrifiée d'être « le prochain sur la liste ».

Lorsque nous étions adolescents, Edvard venait souvent se réfugier dans mes bras. Je caressais longuement ses cheveux et je m'efforçais, moi sa cadette, de calmer ses angoisses. Peu à peu, sa respiration redevenait normale. Front contre front, nous fermions les yeux et je sais ce qu'il voyait, je sais ce qu'il peignait déjà derrière ses paupières : maman, la veille de sa mort, demandant à Sophie d'être fidèle à l'amour de Dieu et de bien s'occuper de Laura,

¹ La tuberculose constituait à l'époque une épidémie redoutable.

Andreas et moi ; et puis Sophie dans son lit, quelques années plus tard, crachant du sang, épuisée par la mort en marche...

- T'arrive-t-il de te sentir coupable ? m'a souvent demandé Edvard.

- Coupable de quoi... ?

- D'être vivant. Elles sont mortes et nous, nous sommes vivants.

- Ne pense plus à ça...

Je ne cessais pourtant d'y penser moi-même. Oui, nous étions vivants, et elles : mortes.

Tante Karen s'est installée chez nous après la disparition de maman et nous a élevés comme ses propres enfants. Quant à papa, il a sombré dans une humeur noire, violente et terriblement angoissée dont il ne ressortirait jamais, sauf peut-être dans les moments où il nous lisait les *Légendes des dieux et des héros du Nord* écrites par notre oncle, Peter Andreas.

- Comment peut-on garder la foi quand on compte le nombre d'âmes chères qui nous ont été enlevées ? a lancé un jour Edvard avec un regard frondeur, interrompant notre père au beau milieu de la sempiternelle prière du dîner.

Edvard se rappelait plus précisément que moi l'agonie de Sophie et ses appels répétés quand plus personne n'était en mesure d'alléger son calvaire, pas même notre médecin de père... C'est sans doute pourquoi l'existence de Dieu lui paraissait depuis longtemps invraisemblable. Ce que papa récusait avec véhémence :

- On ne peut pas interférer dans la volonté divine !
Il nous aime et nous devons lui en être reconnaissants ! Maintenant tais-toi et terminons la prière !

Papa était devenu profondément religieux depuis la mort de maman et il passait des heures innombrables à prier dans sa chambre. Edvard venait souvent l'épier, tout autant fasciné qu'effrayé par cette piété qui lui apparaissait comme une énigme indéchiffrable.

Froid dehors. Froid dedans. Il me semble que je n'ai jamais vu autre chose sur le visage de mon frère que l'effroi de se sentir étranger partout et, depuis le premier jour, étranger chez lui.

*
* *

Edvard est né à Løten, dans le comté de Hedmark, le 12 décembre 1863. En 1864, notre père a été nommé médecin à la forteresse militaire d'Akershus et nous nous sommes installés à Christiania². Nous avons déménagé plusieurs fois, au gré des postes de papa, souvent dans des quartiers pauvres.

Il y avait beaucoup de gens dans le besoin à Christiania et il arrivait souvent à papa de ne pas demander d'honoraires, ce qui n'arrangeait pas nos finances. La pauvreté était telle que plus d'un tiers

² À partir de 1924, la Capitale de la Norvège sera rebaptisée Oslo.

des ouvriers de la ville étaient des enfants et des adolescents. Je me souviens d'une voisine de mon âge qui assemblait des boîtes d'allumettes ; je ne pouvais pas m'empêcher de fixer ses doigts brûlés par le phosphore lorsque je la croisais dans l'escalier.

Christiania, bien que Capitale de la Norvège, ressemblait à une petite ville de province, avec sa classe dominante et sa classe moyenne qui aimaient à se promener sur l'avenue Karl Johan³. Un orchestre militaire y jouait. En fin de journée, les maris allaient sillonner les brasseries et les femmes rentraient à la maison avec les enfants. Notre première adresse se trouvait non loin de là, au numéro 9 de la rue Nedre Slottsgata⁴.

Je ne sais pas d'où cela vient : toujours est-il que j'ai toujours vu mon frère crayonner à même le sol ou au dos des ordonnances de papa. Je pense qu'il trouvait là de quoi échapper au silence morbide qui enveloppait la maison. Notre tante (qui peignait elle-même) raconte qu'un jour elle l'a trouvé en train de dessiner sur les carreaux de la cuisine avec un morceau de charbon. Constatant qu'il était étonnamment doué, Karen s'est rapidement mise à vendre ses propres toiles à des amis ou sur les marchés et à utiliser l'argent pour acheter du matériel à Edvard.

³ Les Champs-Élysées de Christiania.

⁴ Il semble qu'il s'agissait d'une maison en bois, située non loin du centre-ville cossu ; elle a été détruite depuis bien longtemps.

J'ai aimé poser pour lui, plus tard, j'ai aimé suivre la trajectoire nerveuse de ses yeux et le voir à l'œuvre. Non pas que la peinture eut le pouvoir de le détourner du chagrin qui lui était maintenant comme une seconde peau. Plutôt pour cette évidence salutaire : la vie (et notre survie) ne lui paraissait tolérable que derrière une toile. C'est pourquoi je n'ai jamais imaginé un autre destin à mon frère que l'art.

C'était un soir d'été en 1879. Papa s'est assis à table, il a prononcé la prière puis il a fixé Edvard. Ce dernier s'est appliqué à entamer son plat, plein d'appréhension. Notre père avait coutume d'épaissir le silence lorsqu'il s'apprêtait à nous annoncer une nouvelle importante.

- Edvard ?

Mon frère a mis quelques secondes avant de relever la tête.

- Père ?

- Je t'ai inscrit ce matin au collège Technique de Christiania. Les cours commencent aux premiers jours de septembre.

Mon frère a avalé sa salive péniblement.

- Mais... Puis-je savoir ce que je vais y faire exactement ?

- C'est la meilleure école pour devenir ingénieur. Ta mère serait fière de toi.

Edvard ne rétorqua rien et me lança un regard qui semblait chercher à toutes forces un refuge.

Le dîner s'acheva comme il avait commencé, malaisé et taiseux.

Mon frère entrerait donc au collège technique le mois suivant. Il allait avoir 17 ans. Je savais pourtant que cela n'aurait qu'un temps et qu'Edvard ferait tout pour s'inventer son propre chemin, ailleurs, sur des terres qui ne seraient sans doute pas du goût de papa...